

Pour le bicentenaire de l'Académie des Sciences

A. Lounatcharsky

Source : A.Lounatcharsky, Lénine tel qu'il fut. *Moscou, éditions de l'Agence de Presse Novosti, 1981, pp. 138-142. L'article a été publié sous ce titre dans la revue «Novy mir», 1925, n° 10. Dans la revue «Narodnoïe prosvéchtchénié», en 1925, n° 9, il était intitulé «À l'occasion de l'anniversaire de l'Académie des Sciences». L'article fait également partie du recueil A. Lounatcharsky. Souvenirs et impressions. Moscou, 1968.*

Nous savons que notre révolution est apparue au monde scientifique dans son ensemble comme un événement inattendu et absurde. Cette trombe qui fit irruption dans la vie privée et dans le travail des scientifiques apporta avec elle quantité d'inconvénients et suscita mécontentement et plaintes dans les plus larges milieux scientifiques. Nombreux étaient ceux qui espéraient que ce cauchemar durerait peu. Certains savants étaient victimes de la myopie politique des partis libéraux auxquels ils appartenaient et des espoirs qu'ils mettaient dans une bourgeoisie ouest-européenne qu'ils avaient l'habitude de vénérer. L'extrême détachement de la vie sociale propre à la caste des savants leur rendait tout à fait incompréhensible ce qui se passait autour d'eux et qui les troublait douloureusement. Je ne connais pas suffisamment la vie de l'académie pour dire à qui revient le mérite de ce que l'Académie des Sciences, en tant qu'institution ait su prendre, pour ce qui est de la majorité de ses membres, une autre attitude.

Au début de 1918, aussitôt après m'être rendu compte de l'état des lieux au ministère de l'Instruction publique que nous venions d'occuper dans la ruelle Tchernychevski, je résolus d'élucider l'attitude de l'Académie envers nous. Je demandai à l'Académie quelle participation elle pensait prendre à notre travail de diffusion culturelle et d'éducation, et ce qu'elle pouvait nous apporter en ce qui concerne la contribution des sciences aux besoins de la reconstruction nationale que le nouveau gouvernement jugeait indispensable d'entreprendre.

Par la plume de son président Karpinski et de son secrétaire perpétuel Oldenbourg¹, l'Académie des Sciences de Russie me répondit littéralement qu'elle était « *toujours prête à répondre aux exigences de la vie et aux besoins de l'État pour apporter sa contribution scientifique et théorique à l'accomplissement des diverses tâches liées aux besoins de la reconstruction nationale, et à être en même temps le centre organisateur des forces scientifiques du pays* »...

Pourtant, selon certains de ses adversaires, l'Académie s'était retranchée derrière ses anciens Statuts datant du temps du tsarisme et derrière les nouveaux qu'elle avait commencé à élaborer. Elle se carrait dans son autonomie comme essayaient de le faire aussi certains scientifiques et certains établissements d'enseignement supérieur. Le Commissariat du peuple à l'Instruction publique reçut aussi sa part de réprimandes. On nous approuvait de ne pas avoir autorisé l'autonomie des

1. Oldenbourg, Sergueï Fédorovitch (1863-1934), scientifique et orientaliste russe. À partir de 1901, membre de l'Académie des Sciences. En 1917, ministre de l'Éducation du Gouvernement Provisoire. Pendant 25 ans (1904-1929), secrétaire permanent de l'Académie des Sciences. Spécialiste du bouddhisme.

établissements d'enseignement supérieur, mais on nous reprochait d'avoir laissé celle-ci aux sociétés scientifiques, et en particulier à l'Académie de Russie qui formerait un État dans l'État.

Mais, je vous le demande, l'Académie et nous-mêmes pouvions-nous suivre une meilleure politique ? Que pouvions-nous exiger de l'Académie ? Qu'elle devienne tout d'un coup et tout entière un forum communiste, qu'elle se convertisse brusquement au marxisme et que, la main posée sur le *Capital* de Marx, elle jure être la plus orthodoxe des bolchéviques ? Je pense qu'un tel événement, s'il avait eu lieu, aurait soulevé notre dégoût. Une telle conversion n'aurait pu être sincère. Peut-être qu'avec le temps une telle évolution se produira avec le remplacement progressif des anciennes générations par de nouvelles et grâce à ce processus que nous pouvons déjà noter, l'infiltration des sucres de la nouvelle vie sociale à travers le blindage imaginaire de l'Académie. Mais dans quelles conditions ce processus peut-il s'achever favorablement ?

Seulement grâce à des rapports de bon voisinage. Ce sont ceux souhaités par l'Académie. Et l'Académie est-elle restée à ne rien faire ? Ne nous a-t-elle été d'aucune utilité ?

Je le nie énergiquement. L'Académie nous a donné la nouvelle orthographe : nous avons utilisé les travaux de sa commission pour la réforme du calendrier ; nous avons reçu nombre de données intéressantes de sa Commission pour l'étude des forces productives naturelles de la Russie², nous nous sommes appuyés sur elle dans nos pourparlers de paix avec les puissances voisines ; sur notre demande, elle a dressé une carte ethnographique très exacte de la Biélorussie et de la Bessarabie. Elle nous a fortement aidés à donner une écriture dans leur langue maternelle aux nationalités qui ne connaissaient pas encore l'écriture ou dont l'écriture n'était qu'embryonnaire. Et nous aurions bien du mal à énumérer tous les menus services que l'Académie a rendus au Commissariat du peuple à l'Instruction publique, au Conseil de l'Économie nationale, au Plan d'État, etc.

Certes, il n'y a pas encore correspondance totale entre les travaux de l'académie et le caractère des travaux de l'État, mais cela exige naturellement du temps. Ou bien, voyant que l'Académie perd du temps, le Commissariat du peuple à l'Instruction publique devrait-il la convertir par le fer et par le feu ? Je répéterai les mots que m'a dits Lénine : « *Il ne faut pas laisser certains communistes fanatiques dévorer l'Académie* ».

Non, sur ce sujet, Lénine ne s'écartait pas de l'opinion du Commissariat du peuple à l'Instruction publique ; il allait même souvent beaucoup plus loin et je me souviens très bien de deux ou trois entretiens au cours desquels il m'avertissait de ne laisser personne faire des sottises avec l'Académie. Un jeune communiste et astronome avait imaginé un plan magnifique de réorganisation de l'Académie. Sur le papier, tout était très beau. Naturellement, il fallait avant tout démolir l'édifice existant afin de construire une ville académique modèle. Lénine fut très inquiet, il m'appela et me demanda : « *Vous voulez réformer l'Académie ? Vos collaborateurs font des projets à ce sujet ?* »

Je lui répondis : « *Il faut adapter l'Académie à la vie de l'État et à la vie sociale, il ne faut pas la laisser subsister comme un État dans l'État. Nous devons la rapprocher de nous, savoir ce qu'elle fait et lui donner certaines directives. Mais, bien sûr, nous n'accordons aucune attention à ces plans de réforme fondamentale, ils ne sont ni sérieux ni opportuns.* »

Un peu rassuré, Lénine répondit : « *Nous n'avons pas le temps, pour le moment, de nous occuper sérieusement de l'Académie, mais c'est une grande question nationale. Il faut ici de la prudence, du tact et beaucoup de connaissances, et, pour l'instant, nous sommes pris par des questions autrement prosaïques. Il peut se trouver parmi vous un audacieux qui se jettera sur l'Académie et y cassera tant de vaisselle que vous aurez ensuite à en répondre sévèrement.* »

2. Commission créée sur l'initiative de plusieurs académiciens pendant la Première Guerre mondiale (1914-1918) (N.R.).

Je me suis souvenu de cette recommandation de Lénine dans ses deux parties : celle qui menaçait d'une sévère sanction ceux qui casseraient la vaisselle de l'Académie et celle qui affirmait qu'un temps viendrait où toutes les forces intellectuelles de notre grand parti seraient attelées à la solution de ce grand problème national.